

de la victoire ne manque jamais de les haranguer.
 « Camarades , dit-il , les os de nos frères sont
 « encore découverts. Ils crient contre nous ; il
 « faut les satisfaire. Jeunesse , aux armes ! rem-
 « plissez vos carquois ; peignez-vous de couleurs
 « funèbres qui portent la terreur. Que les bois
 « refentissent de nos chants de guerre. Désen-
 « nuyons nos morts par les cris de la vengeance.
 « Allons nous baigner dans le sang ennemi , faire
 « des prisonniers , et combattre tant que l'eau
 « coulera dans les rivières , que l'herbe croîtra
 « dans nos champs , que le soleil et la lune res-
 « teront fixés au firmament. »

A ces mots , les braves qui brûlent de courir
 les hasards de la guerre vont trouver le chef , et
 lui disent : *Je veux risquer avec toi. Je le veux
 bien* , répond-il , *nous risquerons ensemble*. Mais ,
 comme on n'a sollicité personne , de peur qu'un
 faux point d'honneur ne fit marcher des lâches ,
 il faut subir bien des épreuves avant d'être reçu
 soldat. Si le jeune homme qui n'a pas encore
 vu l'ennemi témoignait la moindre impatience
 quand , après de longues diètes , on l'expose à l'ar-
 deur du soleil , aux rudes gelées de la nuit , aux
 piqûres sanglantes des insectes , on le déclarerait
 incapable , indigne de porter les armes. Est-ce
 ainsi que se forment les milices de nos armées ?
 Quelle cérémonie triste ! Quel présage funeste !
 Des hommes qui n'ont pu se dérober par la fuite
 à ces levées de troupes , ou s'y soustraire par des

privilèges et de l'argent , se traînent l'œil baissé ,
 le visage pâle et consterné , devant un délégué
 dont les fonctions sont odieuses et la probité sus-
 pecte aux peuples. Des parens désolés et tremblans
 semblent accompagner leurs fils à la mort. Un
 billet noir sort d'une urne fatale , et désigne les
 victimes que le prince dévoue à la guerre. Une
 mère dans le désespoir presse et retient vainement
 sur son sein le fils qu'on arrache de ses bras.
 Maudissant le jour de son hymen , de son enfan-
 tement , elle dit à ce fils un éternel adieu. Non ,
 ce n'est pas à ce prix qu'on fait de vrais soldats.
 Ce n'est pas dans cet appareil de deuil et de con-
 sternation que les sauvages se présentent à la
 victoire : c'est du milieu des festins , des chants ,
 des danses qu'ils se mettent en marche. Les
 jeunes mariées suivent un jour ou deux leurs
 époux , mais sans donner aucun signe de cha-
 grin ou de tristesse. Des femmes qui ne poussent
 pas un cri dans les douleurs de l'accouchement
 oseraient-elles amollir par des pleurs , même de
 tendresse , les défenseurs , les vengeurs de la
 patrie ?

Ils ont pour toutes armes une espèce de javelot
 hérissé de pointes d'os ; ils ont un casse-tête.
 Avant l'arrivée des Européens , ce n'était qu'une
 petite massue d'un bois très-dur , de figure ronde.
 avec un côté tranchant. Aujourd'hui c'est une
 petite hache , qu'ils manient avec une dextérité
 surprenante. La plupart n'ont aucune arme dé-

fensive ; mais , s'il leur arrive d'attaquer les palissades qui entourent les bourgades , ils se couvrent le corps d'un bois léger. Quelques-uns d'entre eux , qui se faisaient une manière de cuirasse d'un tissu de jonc , y renoncèrent dès qu'ils virent qu'elle n'était pas à l'épreuve des armes à feu.

L'armée se fait suivre dans ses expéditions par les rêveurs , qui , sous le nom de jongleurs , décident trop souvent des opérations. Elle marche sans étendards. Tous les guerriers , presque nus , pour être plus agiles au combat , se barbouillent le corps avec du charbon pour paraître plus terribles , ou avec de la terre , pour se cacher de loin et mieux surprendre l'ennemi. Malgré leur intrépidité naturelle , malgré leur aversion pour le déguisement , les guerres qu'ils se font se tournent en ruses. Cet art de ruser , commun à toutes les nations , soit sauvages , soit policées , quoiqu'il semble contraire à la bravoure , au préjugé de l'honneur ; cet art est devenu nécessaire aux petites nations du Canada. Elles se seraient toutes absolument détruites , si , loin de n'aimer la victoire que teinte du sang des vainqueurs , on n'eût mis la gloire des chefs à ramener tous leurs compagnons. L'honneur est donc d'accabler l'ennemi sans qu'il s'y attende. Une finesse de sens que tout cultive et rien n'émousse apprend à ces peuples à discerner les lieux par où l'on a passé. Par la vue ou l'odorat , ils découvrent , dit-on , des vestiges sur l'herbe la plus courte ,

sur la terre sèche et dure , sur la pierre même ; ils voient à la manière dont ces traces sont imprimées quelle nation elles désignent. Peut-être ne les reconnaissent-ils qu'aux feuilles dont les forêts jonchent continuellement la terre.

Lorsqu'on a le bonheur d'arriver à l'improviste près de l'ennemi , il se fait une décharge générale de flèches , et l'on fond sur lui le casse-tête à la main. S'il est sur ses gardes , ou trop bien retranché , on se retire , s'il est possible ; sinon , il faut se battre jusqu'à la mort ou la victoire. Celui qui l'emporte achève les blessés qu'il ne pourrait emmener , arrache aux morts leur chevelure pour toute dépouille , et fait des prisonniers.

Le vainqueur laisse sur le champ de bataille son casse-tête , où il a eu soin de tracer la marque de sa nation , celle de sa famille , et surtout son portrait ; c'est-à-dire un ovale , avec les figures peintes sur son visage. D'autres peignent toutes ces marques d'honneur , ou plutôt de victoire , sur un tronc d'arbre ou sur une écorce , avec du charbon broyé dans un mélange de couleurs. On ajoute à ce trophée l'histoire , non-seulement de la bataille , mais de toute la campagne , en caractères hiéroglyphiques. Après le portrait du général vient le nombre de ses soldats , marqué par autant de lignes ; celui des prisonniers par autant de marmousets ; celui des morts par des figures humaines sans tête. Ce sont là les signes

parlans et techniques qui ont précédé, chez toutes les sociétés, l'art de l'écriture et de l'imprimerie, et les nombreuses bibliothèques qui surchargent les palais des riches oisifs et la tête des savans.

L'histoire des guerres est courte chez les sauvages : ils se hâtent de l'écrire. Comme les fuyards pourraient revenir en force sur leurs pas, le vainqueur ne les attend point. Sa gloire est de marcher avec précipitation, sans jamais s'arrêter en route, jusqu'à ce qu'il soit arrivé sur son territoire et dans sa bourgade. C'est là qu'on le reçoit avec les transports de la plus vive joie, avec des éloges qui font sa récompense. Ensuite on s'occupe du sort des prisonniers, unique fruit de la victoire.

Les heureux sont ceux qu'on choisit pour remplacer les guerriers que la nation a perdus dans l'action qui vient de se passer, ou dans des occasions plus éloignées. Cette adoption a été sagement imaginée pour perpétuer des peuples qu'un état de guerre continuelle aurait bientôt épuisés. Les prisonniers incorporés dans une famille y deviennent cousins, oncles, pères, frères, époux; enfin ils y prennent tous les titres du mort qu'ils remplacent; et ces tendres noms leur donnent tous ses droits, en même temps qu'ils leur imposent tous ses engagements. Loin de se refuser aux sentimens qu'ils doivent à la famille dont ils sont faits membres, ils n'ont pas même d'éloi-

gnement à prendre les armes contre leurs compatriotes. C'est pourtant un étrange renversement des liens de la nature. Il faut qu'ils soient bien faibles pour changer ainsi d'objet avec les vicissitudes de la fortune. C'est que la guerre, en effet, semble rompre tous les nœuds du sang et n'attacher plus l'homme qu'à lui-même. De là vient, chez les sauvages, cette union entre les amis plus forte que celle des parens. Ceux qui combattent et meurent ensemble sont plus étroitement liés que ceux qui sont nés ensemble ou sous le même toit. Quand la guerre ou la mort a brisé la parenté qui est cimentée par la nature, ou celle qui est formée par le choix, le sort qui donne des chaînes au sauvage prisonnier lui donne aussi de nouveaux parens et d'autres amis. La convention générale et l'usage ont fait cette loi singulière, qui sans doute est née de la nécessité.

Mais quelquefois un captif refuse cette adoption, et quelquefois il en est exclu. Un prisonnier, grand et bien fait, avait perdu plusieurs doigts à la guerre. On ne s'en était pas d'abord aperçu. *Mon ami*, lui dit la veuve à laquelle il était destiné, *nous t'avions choisi pour vivre avec nous; mais dans la situation où je te vois, incapable de combattre et de nous défendre, que ferais-tu de la vie. La mort vaut mieux pour toi. Je le crois*, répondit le sauvage. *Eh bien!* répliqua la femme, *tu seras attaché ce soir au poteau du bûcher. Pour ta propre gloire, et pour l'honneur de notre famille*

qui t'avait adopté, souviens-toi de ne pas démentir ton courage. Il le promet, et tint parole. Durant trois jours il souffrit les plus cruels tourmens avec une constance qui les bravait, une gaieté qui les défiait. Sa nouvelle famille ne l'abandonna pas; elle l'encouragea même par des éloges, lui fournissant de quoi boire et de quoi fumer au milieu des supplices. Quel mélange de vertu et de férocité! Tout est grand chez ces peuples qui ne sont pas asservis. C'est le sublime de la nature dans ses horreurs et ses beautés.

Les captifs que personne n'adopte sont bientôt condamnés à la mort. On y prépare les victimes par tout ce qui peut, ce semble, leur faire regretter la vie. La meilleure chère, les traitemens et les noms les plus doux, rien ne leur est épargné. On leur abandonne même quelquefois des filles jusqu'au moment de leur arrêt. Est-ce commisération ou raffinement de barbarie? Un héraut vient enfin dire au malheureux que le bûcher l'attend. *Mon frère, prends patience, tu vas être brûlé.* *Mon frère,* répond le prisonnier, *c'est fort bien; je te remercie.*

Ces mots sont reçus avec un applaudissement universel. Mais les femmes l'emportent dans la commune joie. Celle à qui le prisonnier est livré invoque aussitôt l'ombre d'un père, d'un époux, d'un fils, de l'être le plus cher qui lui reste à venger. *Approche, crie-t-elle à cette ombre, je te prépare un festin. Viens boire à longs traits le*

bouillon que je te destine. Ce guerrier va être mis dans la chaudière. On lui appliquera des haches ardentes sur tout le corps. On lui enlèvera la chevelure. On boira dans son crâne. Tu seras vengée et satisfaite.

Cette furie fond alors sur le patient, qui est attaché à un poteau près d'un brasier ardent; et, frappant ou mutilant sa victime, elle donne le signal de toutes les cruautés. Il n'est pas une femme, il n'est pas un enfant dans la peuplade que ce spectacle assemble qui ne veuille avoir part à la mort, aux tourmens du malheureux captif. Les uns lui sillonnent la chair avec des tisons ardens; d'autres la tranchent en lambeaux; d'autres lui arrachent les ongles; d'autres lui coupent les doigts, les rôtissent, et les dévorent à ses yeux. Rien n'arrête ses bourreaux que la crainte de hâter sa mort: ils s'étudient à prolonger son supplice durant des jours entiers, et quelquefois une semaine.

Au milieu de ces tourmens le héros chante d'une manière barbare, mais héroïque, la gloire de ses anciennes victoires; il chante le plaisir qu'il eut autrefois d'immoler ses ennemis. Sa voix expirante se ranime pour exprimer l'espoir qu'il a d'être vengé, pour reprocher à ses persécuteurs de ne savoir pas venger leurs pères qu'il a massacrés. Il choisit, pour braver ses bourreaux, le moment où leur rage est un peu ralentie; il cherche à la rallumer pour que l'excès de ses souff-

frances déploie l'excès de son courage. C'est un combat de la victime contre ses bourreaux ; c'est un défi horrible entre la constance à souffrir et l'acharnement à torturer. Mais la gloire l'emporte. Soit que l'ivresse de l'enthousiasme ôte ou suspende le sentiment de la douleur, soit que l'habitude et l'éducation opèrent ces prodiges d'héroïsme, le patient meurt sans que le feu ni le fer aient pu lui arracher une larme, un soupir. Fanatiques de toutes les religions vaines et fausses, vantez encore la constance de vos martyrs ! Le sauvage de la nature efface tous vos miracles.

Cette insensibilité vient-elle du climat ou du genre de vie ? Un sang plus froid, des humeurs plus épaisses, un tempérament que l'humidité de l'air et du sol rend plus flegmatique, peuvent sans doute émousser au Canada l'irritabilité du genre nerveux. Des hommes continuellement exposés à toutes les injures des saisons, aux fatigues de la chasse, aux périls de la guerre, en contractent une rigidité de fibres, une habitude à souffrir qui se change en une sorte d'impassibilité. On dit que les sauvages n'éprouvent presque point les convulsions de l'agonie, soit qu'ils meurent d'une maladie ou d'une blessure. Leur imagination, n'attachant aucune crainte aux approches ni aux suites de la mort, ne leur donne pas une sensibilité factice contre laquelle la nature les a prémunis. Toute leur vie physique et morale les porte à braver cette mort que tout nous apprend

à redouter, à surmonter cette douleur que notre mollesse irrite.

Mais ce qui devrait nous étonner plus encore que l'intrépidité dans les tourmens, c'est la férocité des sauvages dans la vengeance. On frémit de penser que l'homme peut devenir le plus cruel des animaux. En général, soit dans les nations, soit dans les particuliers, la vengeance n'est point atroce chez les peuples où règnent les bonnes lois, parce que ces lois qui gardent les citoyens les préservent des offenses. La vengeance n'est pas un sentiment fort vif dans les guerres des grands peuples, parce qu'ils ont peu à craindre de leurs ennemis. Mais chez de petites nations où chaque individu tient une grande portion de l'état dans ses mains, où l'enlèvement d'un seul homme menace la société de sa ruine, les guerres ne peuvent être que la vengeance de tous contre tous. Chez des hommes indépendans qui ont une estime d'eux-mêmes que des hommes asservis ne peuvent avoir ; chez des sauvages dont les affections sont peu étendues et fort vives, on doit venger sans mesure les outrages, parce qu'ils attaquent toujours la personne dans quelque endroit infiniment sensible ; on doit poursuivre jusqu'à la dernière goutte de sang le meurtrier d'un ami, d'un fils, d'un frère, d'un concitoyen. Ces ombres toujours chéries crient toujours vengeance du fond de leurs tombeaux. Elles errent dans les forêts, parmi les accens lugubres des oiseaux

de la nuit ; elles apparaissent dans les phosphores et les éclairs ; et la superstition parle pour elles dans les âmes affligées ou courroucées.

Une réflexion se présente. Si l'on considère la haine que les sauvages se portent de horde à horde, leur vie dure et disetteuse, la continuité de leurs guerres, leur peu de population, les pièges sans nombre que nous ne cessons de leur tendre, on ne pourra s'empêcher de prévoir qu'avant qu'il se soit écoulé trois siècles ils auront disparu de la terre. Alors que penseront nos descendants de cette espèce d'hommes, qui ne sera plus que dans l'histoire des voyageurs ? Les temps de l'homme sauvage ne seront-ils pas pour la postérité ce que sont pour nous les temps fabuleux de l'antiquité ? Ne parlera-t-elle pas de lui comme nous parlons des centaures et des lapithes ? Combien ne trouvera-t-on pas de contradictions dans leurs mœurs, dans leurs usages ! Ceux de nos écrits qui auront échappé à l'oubli des temps ne passeront-ils pas pour des romans semblables à celui que Platon nous a laissé sur l'ancienne Atlantide ? Combien s'élèveront sur les beaux ouvrages de notre siècle de disputes philosophiques ! De même que nous inclinons aujourd'hui, malgré l'instabilité dont nous sommes les témoins et le jouet, à croire que l'état actuel d'une espèce quelconque de créatures, surtout lorsqu'il est immémorial et universel, doit être son état nécessaire et primordial, alors il y

aura des esprits systématiques qui prouveront par une infinité de raisons prises de la dignité de l'espèce humaine, de ses hautes destinées, de la noblesse de son sort pendant sa vie, de l'état merveilleux qui l'attend après sa mort, de la sagesse de la Providence, qui ne paraît avoir que des grandes vues sur l'homme, ils prouveront qu'il n'a jamais été nu, errant, sans police, sans lois, réduit enfin à la condition animale. Selon que cette opinion sera contraire ou favorable aux opinions théologiques qui régneront alors, elle sera orthodoxe ou hétérodoxe. On sera peut-être hérétique, impie, philosophe, haï, persécuté, flétri, mis aux fers, brûlé même, pour oser assurer un jour que l'homme fut tel qu'il est au Canada, d'après le témoignage même de nos missionnaires. Voilà, gens de foi, gens de loi, fanatiques ou politiques, hommes fourbes ou féroces par état ou par caractère, voilà comme vous vous mentez à vous-mêmes, contre la nature qui vous accuse, contre la terre qui vous confond, contre le Dieu même que vous invoquez pour témoin de vos impostures, pour garant de vos injustices ! Prophètes à venir, tyrans de nos neveux, puissent ces lignes, que la vérité inspire à l'écrivain qui vous parle d'avance, durer assez long-temps pour vous démentir !

Sans doute il est important aux générations futures de ne pas perdre le tableau de la vie et des mœurs des sauvages. C'est peut-être à cette

connaissance que nous devons tous les progrès que la philosophie morale a fais parmi nous. Jusqu'ici les moralistes avaient cherché l'origine et les fondemens de la société dans les sociétés qu'ils avaient sous leurs yeux. Supposant à l'homme des crimes pour lui donner des expiateurs, le jetant dans l'aveuglement pour devenir ses guides et ses maitres, ils appelaient mystérieux, surnaturel et céleste, ce qui n'est que l'ouvrage du temps, de l'ignorance, de la faiblesse ou de la fourberie. Mais, depuis qu'on a vu que les institutions sociales ne dérivent ni des besoins de la nature, ni des dogmes de la religion, puisque des peuples innombrables vivaient indépendans et sans culte, on a découvert les vices de la morale et de la législation dans l'établissement des sociétés. On a senti que ces maux originels venaient des fondateurs et des législateurs, qui la plupart avaient créé la police pour leur utilité propre, ou dont les sages vues de justice et de bien public avaient été perverties par l'ambition de leurs successeurs, et par l'altération des temps et des mœurs. Cette découverte a déjà répandu de grandes lumières; mais elle n'est encore pour l'humanité que l'aurore d'un beau jour. Trop contraire aux préjugés établis pour avoir pu sitôt produire de grands biens, elle en fera jouir sans doute les races futures; et pour la génération présente, cette perspective riante doit être une consolation. Quoi qu'il en soit, nous pouvons

dire que c'est l'ignorance des sauvages qui a éclairé en quelque sorte les peuples policés.

Le caractère des Américains septentrionaux, tel qu'on vient de le tracer, s'était singulièrement développé dans la guerre des Iroquois et des Algonquins. Ces deux peuples, les plus nombreux du Canada, avaient formé entre eux une espèce de confédération. Les premiers, qui travaillaient la terre, faisaient part de leurs productions à leurs alliés, qui, de leur côté, devaient partager avec eux le fruit de leur chasse. La défense était réciproque entre ces deux nations, liées par leurs besoins. Durant la saison où la neige interrompait tous les travaux de la culture, elles vivaient ensemble. Les Algonquins chassaient, et les Iroquois se contentaient d'écorcher les bêtes, de faire sécher les viandes, de préparer les peaux.

Une année il arriva qu'un parti d'Algonquins, peu adroits ou peu exercés à la chasse, y réussit mal. Les Iroquois, qui les suivaient, demandèrent la permission d'essayer s'ils seraient plus heureux. Cette complaisance, qu'on avait eue quelquefois, leur fut refusée. Une dureté si déplacée les aigrit. Ils partirent à la dérobée pendant la nuit, et revinrent avec une chasse très-abondante. La confusion des Algonquins fut extrême. Pour en effacer jusqu'au souvenir, ils attendirent que les chasseurs iroquois fussent endormis, et leur cassèrent à tous la tête. Cet assassinat fit du bruit. La nation offensée demanda justice. Elle

v.
Les Français
prennent
part, mal à
propos, aux
guerres des
sauvages.